

BUREAUX : RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES: 20 centimes la ligne RÉCLAMES: 25 centimes — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; à Lille, chez M. Béghin, Libraire, rue Grande-Chaussée; à Paris, chez M. Havaas, Laflotte-Bullier, à Clie, place de la Bourse, 8; à Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 02, 8 17, 9 47, 11 37, m., 12 24, 1 56, 3 39, 5 11, 6 45, 7 33, 8 32, 9 30, 11 11, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 49, 4 58, 5 38, 8 13, 10 22, 11 35. s. Lille à Roubaix, 5 50, 6 55, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 40, 5 20, 6 55, 7 55, 9 05, 11 15, 12 50. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 6 53, 8 08, 9 41, 11 28, 12 15, 1 47, 3 37, 5 02, 6 06, 7 21, 8 23, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 35, 7 50, 9 22, 11 10, 11 57, 3 13, 4 42, 5 49, 7 02, 9 00.

BOURSE DE PARIS	
DU 18 FÉVRIER	
3 0/0.....	58 75
4 1/2.....	86 00
Emprunt 1872 (5 0/0)	93 00
Emprunt 1871.....	93 00
DU 19 FÉVRIER	
3 0/0.....	58 75
4 1/2.....	86 00
Emprunt 1872 (5 0/0)	93 10
Emprunt 1871.....	93 10

ROUBAIX. 19 FÉVRIER 1874

BULLETIN DU JOUR

Une dépêche télégraphique annonce que M. Gladstone s'est rendu hier à Windsor présenter à la reine la démission du Cabinet, et que M. Disraeli a été mandé hier et a été chargé de former un nouveau ministère. Il ne faut pas se dissimuler que les torques arrivent au pouvoir dans un moment bien difficile; dans leur entrevue qui a lieu en ce moment à Saint-Petersbourg, les empereurs d'Autriche et de Russie semblent associer à leur politique l'empereur d'Allemagne et la reine Victoria; mais, s'il faut en croire les bruits qui circulent dans le monde diplomatique, les intentions des trois grandes puissances continentales ne seraient guère de nature à satisfaire un cabinet anglais plus soucieux que celui de M. Gladstone de la dignité et des intérêts extérieurs de son pays.

On dit, en effet, assez ouvertement que l'on projette dans cette entrevue souveraine le démembrement partiel, sinon même la ruine totale de l'empire ottoman. Nous pensons que M. Disraeli n'assistera pas avec calme à des efforts dirigés dans ce sens, mais son action pourra-t-elle être bien efficace, aujourd'hui que la mollesse du cabinet Whig a fait perdre à l'Angleterre le rang important qu'elle occupait dans le conseil des nations européennes et a accredité cette opinion qu'elle se bornera dans tous les cas à des protestations platoniques et que jamais plus elle ne tirera l'épée pour appuyer ses réclamations, si ce n'est contre des Théodoros et des rois des Achantes.

Il résulte des dépêches de Saint-Jean-de-Luz que les généraux Moriones et Primo de Rivera occupent Castro-Urdiales et les hauteurs de Somorostro (environ 2 kilom. à l'ouest de Portugal) avec 16,000 hommes, ayant en face d'eux 20 bataillons carlistes. La levée du blocus de Bilbao est considérée comme imminente.

Les avis de la Havane annoncent qu'un combat qui a duré sept heures a été livré auprès de Naranjo dans le département central. Le général Vascones, avec 3,000 espagnols a battu 5,000 insurgés commandés par le marquis Santa-Lucia. Il y a eu 30 espagnols tués et 180 blessés; les pertes des insurgés ne sont pas encore connues.

Les derniers avis de Saint-Petersbourg reçus par le Times assurent que l'em-

pereur de Russie visitera Londres, ce printemps. Il y arriverait vers le 1^{er} mai.

On télégraphie le 16, d'Ostrow, à la Gazette de Cologne, que l'archevêque Ledochowski a reçu huit nouvelles citations pour infractions aux lois ecclésiastiques.

LETTRE DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, 16 février

Le marquis de la Rochejacquelein, Louis de Saint-Pierre (Manche) et du Portail, viennent de prendre l'initiative d'une proposition importante concernant les conditions d'éligibilité, proposition présentée sous forme d'article additionnel au projet de loi électorale:

« Est éligible à la représentation nationale tout citoyen âgé de 30 ans accomplis, régulièrement inscrit sur une liste d'électeurs dans le département où il se présente, ou qui, sans y être électeur, figure depuis 3 ans au moins au rôle des contributions directes.

» Tout bulletin portant le nom d'un individu non éligible dans le département, sera classé au nombre des bulletins nuls, sans autre désignation au procès-verbal. Toute contravention à cette prescription rendra les membres du bureau électoral passibles d'une amende de 50 à 500 fr. »

Il y a, dans le palais de Versailles, un cabinet mystérieux dans lequel se réunissent les ministres quand ils ont, pendant les séances, à se concerter. Des notabilités de la majorité sont quelquefois appelées à donner leur avis dans ce conseil.

Pendant la Révolution du 4 septembre 1870, le couvent des Dominicains de Lyon fut envahi par les précurseurs de la Commune. Les papiers des religieux furent brûlés, dispersés, détruits de mille manières; les autographes du P. Lacordaire n'eurent pas un meilleur sort. Réintégré au bout d'un an, les Dominicains en ont retrouvé des lambeaux souvent indechiffrables, souillés, lacérés, à moitié rongés par la moi-

sure des caves où gisaient ces débris; un grand nombre de lettres ont été perdues pour toujours.

Il est impossible d'évaluer cette perte; les Dominicains ont pensé que ce qu'il y avait de mieux à faire aujourd'hui, c'était de mettre à l'abri les épaves qui leur restent, en les livrant à la publicité. Ce recueil vient de paraître en un volume in-8^o sous ce titre: *Lettres inédites de R. P. H. D. Lacordaire*, chez MM. Poussielgue frères, éditeurs des œuvres complètes de l'illustre dominicain.

Ces lettres sont classées en trois séries; la première comprend la correspondance du P. Lacordaire avec plusieurs religieux de son ordre, ses premiers compagnons. Les lettres de la seconde série sont adressées à M. de Saint-Beausant, ami du P. Lacordaire, le confident de sa pensée, le bienfaiteur de son œuvre avant d'être son fils par la profession religieuse. Une page extraite d'un mémoire inédit du restaurateur des frères Prêcheurs, fait connaître le rôle de M. de Saint-Beausant et sa place dans l'histoire du rétablissement de l'Ordre.

Ce recueil vient compléter celui des *Lettres à des jeunes gens* et celui des *Lettres adressées à Mme Suetichine*. Quand aurons nous la correspondance échangée entre Lacordaire et Montalembert, pendant les 30 années de leur indissoluble amitié, correspondance du plus vif intérêt pour l'histoire contemporaine et pour l'étude de la vie de ces deux illustres amis?

LETTRE DE VERSAILLES

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Versailles, 18 février 1874.

Il est fort probable que, comme je vous l'annonçais hier, la mise à l'ordre du jour du rapport de M. la Bordier sur le camp de Conlie sera réclamée dans une des plus prochaines séances de l'Assemblée; je dois commencer par vous faire observer que cette demande n'a rien de prématuré, car ce rapport est déposé depuis plus d'une année, et de plus il est imprimé et distribué depuis plus de trois mois.

Un député avait d'abord voulu procéder par voie d'interpellation et demander au gouvernement pour quelle raison il ne poursuivait pas les auteurs des faits si graves consignés dans le rapport de M. de la Bordier; mais sur les observations qui lui furent faites par plusieurs de ses collègues, l'honorable M. D... renonça à cette manière de procéder; j'ajouterai qu'en revanche il est absolument décidé à provoquer la discussion en séance publique.

C'est sur cette question que des opinions fort diverses sont en présence; certains députés attribuent aux commissions d'enquête nommées par l'Assemblée un rôle tout platonique; ils les considèrent comme des réunions savantes chargées d'éclaircir des points d'histoire obscurs et de rédiger des documents pour l'instruction et l'édification de la postérité.

D'autres, au contraire, pensent que ces Commissions ont une autre œuvre à remplir, ils estiment que l'Assemblée nationale a voulu savoir, a voulu que le pays sache ce qu'il y avait de vrai ou de faux dans les accusations dirigées contre les membres et les agents du gouvernement du 4 septembre; or, pour atteindre ce but, il faut que tous les rapports qui ont été faits reçoivent la publicité et la sanction des débats parlementaires.

Je m'empresse d'ajouter que cette dernière

ÉTRANGER

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Rome, le 14 février.

La ville sainte est redevenue le théâtre des anciennes fêtes. Samedi, 7 courant, le dieu Saturne (ou plutôt un pauvre diable accouré en Saturne), juché sur une espèce de trône pyramidal que tranaient quatre bœufs et précédé d'une bande de nymphes et d'arlecquins, faisait son entrée triomphale à Rome et inaugurait le carnaval officiel. Je l'appelle officiel, car il n'est jamais ni par la qualité de ceux qui y prennent part, ni par la manière dont il a

été organisé, ni par les scandales qui s'y commettent.

Sans doute, les masques affluent dans les rues, grâce aux 60,000 fr. que le syndic Pianciani a prélevés sur la caisse communale pour alimenter les folles carnavalesques, grâce aussi à l'appel que les révolutionnaires de Rome ont fait à leurs frères de la péninsule. Ceux-ci sont arrivés par bandes du Nord et du midi; chaque province a fourni son contingent d'arlecquins. Cependant le carnaval n'est pas brillant. L'interminable file de chars, qui autrefois ne pouvait contenir dans le Corso, est réduite à une vingtaine de voitures; point de mascarades artistiques; en somme, et de l'aveu même de certaines feuilles libérales, les réjouissances actuelles n'ont rien de comparable avec celles qui savent organiser, sans subventions officielles, le peuple de la cité pontificale. En ce temps-là, la liberté du bien et de l'honneur était entière, le déchainement révolutionnaire n'alarmait pas les citoyens sur la sécurité de leurs possessions et de leur personne; aussi le carnaval de Rome n'avait rien d'égal dans les autres capitales; les étrangers y affluaient et ne craignaient point de délier les cordons de leur bourse. Ils ne pouvaient assez admirer l'allégresse qui éclatait de toutes parts, au milieu du peuple le plus heureux de la terre, et en même temps la parfaite décence qui s'alliait aux plus bruyants divertissements.

Aujourd'hui la décence est à la merci de la franche-canaillie: Des femmes perdues d'honneur sortent par bandes de leurs lupanars et parcourent dans des costumes scandaleux les rues de la nouvelle Sodome. Ainsi j'ai entrevu moi-même, en traversant le Corso, une de ces malheureuses créatures traînées, à grand bruit de cymbales, dans un petit lit sur lequel elle offrirait le spectacle d'une femme en couches!

Dès le second jour de carnaval, on avait vu un char qui, par sa disposition et par le costume de ceux qui siègeaient, tournait en ridicule le train que la dignité de princes de l'Eglise impose aux cardinaux. Hier, *jeudi gras*, les outrages ont dépassé toutes les bornes, car le syndic Pianciani avait fait recruter dans la matinée, à tant par tête, tous les juifs du *Ghetto*, disposés à se masquer... aux frais des contribuables. Je ne m'arrêterai pas aux détails des ignobles mascarades par lesquelles on a vilipendé les défenseurs héroïques du Saint-Siège auxquels on a dû opposer, pour les vaincre, des forces six fois plus considérables; les carlistes qu'on a représentés comme des brigands, l'armée française à laquelle on a donné pour enseigne un drapeau blanc surmonté d'un lapin et pour conducteurs des chapelains montés sur des ânes. Le comité carnavalesque dit de Pasquino a délivré un diplôme d'honneur et un prix de 500 fr. aux brigands qui tournaient en dérision les carlistes, un prix de 150 fr. à ceux qui avaient outragé les glorieux vaincus de la porte Pia, et un prix de 30 fr. aux organisateurs de la mascarade allusive aux désastres de l'armée française.

Pour dépasser ces infâmies, il ne restait qu'à bafouer le Vicaire de Jésus-Christ. Ce spectacle, digne des geôliers du Pie IX, a profané les rues de la ville sainte. J'en laisse la description au *Popolo Romano*, organe du syndic Pianciani, et journal prétréphobe par excellence:

« On vit arriver (hier) au Corso un polichinelle étendu dans une nacelle. Sur la voile de la barque était écrite la date célèbre: 20 septembre 1870. Le polichinelle portait sur son chapeau une triple couronne et tenait

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 20 FÉVRIER 1874.

Le Choix de Suzanne

PREMIÈRE PARTIE

S'il existe quelque joie en ce monde, elle est pour celui dont le cœur est pur. (IMITATION, L. II, CH. IV.)

II.—(Suite)

La petite fille s'était sans façon installée sur les genoux de Mme de Verrigny qu'elle avait prise en grande affection depuis la veille. La même pensée revint à son jeune esprit: elle lui dit en l'embrassant:

« Tu es belle, tu ressembles à maman, tu es comme elle de belles robes. »

Et M. Germont, malgré son empire sur lui-même, pâlit et faiblit encore. Il salua sans parler et s'éloigna, en emportant dans ses bras la chère et cruelle enfant qui ravivait à chaque instant une douleur mal éteinte.

En rentrant à l'étude, le notaire était mécontent de lui; il s'était départi de la ligne de conduite qu'il s'était tracée, il s'était laissé aller au charme de connaissances aimables, il avait eu le désir de plaire, il avait trop parlé quoique de choses insignifiantes, il s'était écarté de son programme, de sa réserve habi-

tuelle... Comment le jugeait-on? Bien, à coup sûr. N'eût-il pas cent fois mieux valu qu'on l'eût trouvé morose, ennuyeux, désagréable?

Ah! pourquoi un instant être sorti de son rôle? pourquoi ne s'être pas montré ce qu'il devait être: un notaire lourd, raide et guindé dans sa cravate blanche? M. Germont maudit son imprudence, mais, hélas! le fait était accompli. Que faire? Le mieux n'était-il pas de parer aux événements, c'est-à-dire de s'enfermer plus que jamais dans sa solitude comme dans une retraite inaccessible?

Quant à Suzanne, il se déciderait à la prêter de temps en temps; la comtesse avait dit vrai: la petite avait besoin d'une société enfantine plus distinguée que celle des jeunes paysans qui l'entouraient. Le contact d'enfants comme elle lui était nécessaire. Ne faudrait-il pas bientôt penser à l'éclosion intellectuelle de son âme?

Et ce moment, au milieu du jardin, entre Pierron, Jacques et Rosalie qui formaient sa cour, la chère créature racontait, dans son doux langage naïf et incorrect, ses joies et ses succès devant les belles *madames* qui ressemblaient à sa maman.

Le petit visage était coloré par le plaisir et la fatigue, les joues étaient moins pâles et les grands yeux brillaient davantage encore. La cour de la jolie reine écoutait avec admiration son joyeux babillage.

Si l'impression rapportée du château

par le notaire était désagréable, celle qu'il y avait laissée était bien différente: les châtelains étaient persuadés que, sous le nom de M. Germont, notaire à Lucay, se cachait un homme des plus distingués. Le mystère n'était pas facile à percer, ils le respectèrent et continuèrent au pauvre misanthrope leur muet et bienveillant intérêt.

III

L'enfance de Suzanne s'écoula à Lucay dans les conditions que nous avons décrites. Elle grandit au milieu de l'étude, aimée et gâtée à l'envi par tous ceux qui l'entouraient. L'air pur et la liberté de la campagne avaient changé la petite parisienne. Elle était encore mince, parce qu'elle s'était élancée comme un jeune peuplier; elle avait gardé un peu de pâleur, mais elle débordait de santé, son teint délicat s'était hâlé, l'or de ses blonds cheveux bruisait tous les jours, elle conservait dans l'adolescence la grâce et la beauté de ses premières années.

En même temps qu'il voyait le corps se développer ainsi, M. Germont, avec une tendresse, une patience et des soins constants, s'était occupé de l'intelligence de sa fille.

Jusqu'à dix ans il dirigea seul l'éducation de Suzanne; mais un jour il s'aperçut que la chère petite, tout instruite qu'elle fut déjà par son âge, ne serait plus tard qu'une inappreciable

enfant gâtée; habituée à l'adulation de tous, elle allait devenir orgueilleuse et égoïste.

A temps le père s'en préoccupa; autour de lui il chercha un aide intelligent, qu'il put s'associer; il le trouva. Un matin il prit Suzanne par la main et se dirigea avec elle vers le presbytère.

Le bon curé avait vieilli, mais il était encore bien portant. En voyant entrer à une heure inaccoutumée M. Germont, dont les visites étaient si rares, il tressaillit de joie. Il osait à peine deviner, quoiqu'il attendit ce jour depuis longtemps. Suzanne avait dix ans et jusqu'alors aucune instruction religieuse ne lui avait été donnée.

Monsieur le curé, dit le notaire, voilà une petite fille que vous connaissez comme une enfant espiègle et intelligente, elle a bon cœur et un peu mauvaise tête, il est temps pour elle de chercher à se corriger. Ce n'est pas assez d'être belle et intelligente. Vous seul pouvez le lui faire bien comprendre, monsieur l'abbé; je m'aperçois un peu tard que, tout en m'occupant beaucoup de l'esprit de ma fille, j'ai négligé son âme. J'ai eu tort, monsieur, j'en conviens, et je m'adresse à vous pour réparer ma faute involontaire. Si l'homme, pardonnez-moi de vous parler ainsi, je ne veux pas vous blesser, si l'homme peut s'affranchir de certaines croyances pratiques, il n'en est pas de même pour la femme. Une femme a des devoirs à remplir qui compromettent son honneur

quand elle ne les accomplit pas, et auxquels nous ne sommes pas assujettis, nous autres hommes. Je vous parle toujours en toute franchise, monsieur l'abbé; encore une fois, pardonnez-moi. Il est évident qu'une religion bien entendue peut élever une âme jusqu'à l'héroïsme; combien sont tombés parce que cet héroïsme n'a pas été développé en elles! Vous le savez aussi bien que moi, la vie est un combat perpétuel, il faut être armé de pied en cap pour lutter: l'orgueil tente, le besoin de luxe entraîne.

Suzanne a une âme droite et pure, elle est ignorante de tout mal, Dieu veuille qu'elle garde longtemps cette heureuse ignorance! Malheureusement elle a en elle des germes d'un orgueil naïf; cet orgueil est à peine développé, malgré les compliments qu'on n'a cessé de lui faire depuis qu'elle existe. Car elle est belle et charmante, mais il peut prendre tout à coup un essor que ni vous ni moi ne pourrions arrêter. Je l'ai comprise cette nuit, monsieur l'abbé, je m'en suis effrayé et je viens à vous pour que vous m'aidiez à sauver mon enfant des périls et des chutes qui la menacent plus tard....

« Une femme qui tombe! Comprenez-vous ce moi déchirant? devinez-vous ce qu'il peut renfermer pour un père d'angoisses et d'épouvante?... Elle, mon unique enfant, ma fille chérie! que j'aurais enfançé toute petite au tourbillon du monde, à la contagion de